

L'Architecture Islamique dans les Mosquées Maghrébines

Par le Professeur Abdelaziz Benabdallah

Revue: Al-Qods – N°3.

La symbiose de l'architecture orientale maghrébine et hispano-mauresque a doté l'humanité d'une fresque vivante cristallisant l'art islamique dans toute sa splendeur. Après une période de décantation, cet art a pris ses formes classiques dont nous allons essayer d'esquisser un portrait adéquat, mettant en relief les secrets de ses réalisations grandioses.

Le premier royaume arabe implanté au Maroc est celui qui eut pour capitale la cité de Nekkour, sur les côtes rifaines de la Méditerranée et pour prince, le himiarite Salah Ben Mansour, au temps de l'Omeïade El walid. L'islam capta alors les cœurs des Sanhâja et Ghomâra et les fondations d'une première ribât furent alors jetées par said, fils de salah comportant une mosquée et des annexes dont le plan architectural s'inspirait de la mosquée d'Alexandrie.

Le style était alors simple, même en Orient qui est une des sources d'inspiration maghrébine. On ne trouve dans la mosquée Amr (compagnon du Prophète (psl) et gouverneur d'Égypte). Ni arabesque, ni ornements, en stalactite, ni tous ces détails qui doivent caractériser, plus tard, l'art arabe.

Une mosquée très rudimentaire, élevée à Aghmât Ghailana en l'an 85 de l'hégire semble être le premier édifice religieux construit par les musulmans au Maroc ; ce fut d'ailleurs à cette date que l'islamisation du Maghreb Al Aqsa débuta, que les anciens oratoires païens, dont les plus grands furent dotés de minbar (chaire), ont vu leur Qiblâ s'orienter vers l'est et que l'Afrique commença à évoluer dans l'orbite orientale.

La berbérie n'est plus à partir du VII^{ème} siècle - fit remarquer G. Marçais. qu'une étape sur la grande route qui va de l'Inde aux Pyrénées, route que parcourent, outre les agents des khalifes, et les ambassadeurs, les pèlerins, les étudiants, les artistes et les marchands. On ne saurait donc minimiser « l'influence permanente du berceau de l'islam transmise par ces voies » (Manuel d'Art musulman préface T.1).

L'éclosion d'oratoires, avec leur style nouveau fut une des premières manifestations de cette influence au Maghreb. Les provinces africaines les plus lointaines s'islamisent, et le Maroc qui s'intégrait, à un moment

donné, dans la grande communauté politique du Khalifa, s'émancipe, sous l'impulsion d'un Alide, idriss premier, père de la monarchie marocaine.

Le Maghreb accentue son islamisation et s'arabise de plus en plus, imprégné de l'esprit nouveau que lui insuffle ce descendant du Prophète (psl).

Fès, est alors, le premier centre arabe, qui voit le jour en terre marocaine ; elle sera bientôt, d'après Gautier, un « miracle d'adaptation à l'état oriental ».

Sous le règne de Yahya, petit-fils d'Idris II, fondateur de Fès, des émigrants s'établirent dans cette ville. Venant d'El Qaïrouan, Mohamed ben Abdellah El fihri s'y installa avec beaucoup de ses concitoyens dans la Adoua (quartier) dite des Qaraouyène.

En mourant, il laissa deux filles : Fatima, surnommée Oum El Banine, et Mariam qui consacrèrent leur héritage considérable à des œuvres pies ; sachant que les habitants avaient besoin d'une grande mosquée, les mosquées existantes fondées par idriss il devenues trop étroites, elles décidèrent de doter les deux Adoua de nouveaux oratoires. Fatima en construisit un, au quartier El Qaraouyéne, et sa sœur à El Andalous. Les fondations de la Qaraouyéne furent jetées en l'an 245 (859 après j. c.). En prenant comme orientation du Mihrâb, celle de la mosquée des chorfas, fondée par l'îmâm Idris, la mosquée eut d'abord quatre travées, à partir du mur de la qibla où est creusé le mihrâb, sorte de niche indiquant la direction de la Mecque, vers laquelle doivent se tourner le musulman en prière.

Chaque travée comprenait douze arcades d'est en ouest. le mihrâb fut placé dans la nef où se trouve le grand lustre aujourd'hui ; derrière, fut aménagée une petite cour, et, au nord de celle-ci, un minaret, à l'endroit où se trouve actuellement la Anza.

Sous les Zénètes (vers 307-919) la khotba prône prononcé du minbar (chaire) le vendredi à midi), fut supprimée de la mosquée des chorfas, devenue exigüe pour la population de Fès, en perpétuel accroissement et transférée à la Qaraouyéne. On y éleva une chaire en bois de pin.

Sous l'Omeyyade Andalou, Abderrahman Ennacer dont l'autorité proclamée par les Zénètes fut reconnue par les fassis, la mosquée de la Qaraouyéne a été restaurée et agrandie.

On y ajouta quatre travées à l'ouest, cinq à l'est et trois au nord, sur l'emplacement de l'atrium, après avoir démoli le minaret, qui était très haut et dominait les intérieurs voisins ; il fut rebâti ailleurs et son architecture n'a pas été modifiée depuis cette époque.

Une inscription sculptée sur le minaret indique ce travail de construction qui fut achevé en l'an 345 (956 après JC). au sommet de ce minaret, on aménagea une petite chambre sur le dôme de laquelle furent placées des boules dorées, fixées sur une barre, portant à l'extrémité l'épée d'Idris II le fondateur de Fès. C'est à la suite de l'appel du muezzin de ce minaret que les muezzins des autres mosquées de la ville appellent les fidèles à la prière.

Sous la petite chambre du minaret, une chambre plus grande abrite les muezzins comportant la cellule du mouaqqit, chargé de la détermination des heures. Il y eut, en effet, en divers endroits du minaret, des plaques de marbre (cadrons solaires) ; au milieu de chacune de ces plaques rectangulaires, était une tige dont l'ombre portée sur les lignes tracées sur le marbre, les heures de la journée et les heures de prière.

Plus tard, sous le Mérinide Youssef, qui régna à partir de 685 (1286-1307), un vaisseau de faïence a été placé dans la chambre d'en haut. Ce vaisseau était rempli d'eau, à un niveau où aboutissait un tuyau de cuivre marqué de divisions.

L'amiride El Moudaffar fit faire un nouveau minbar « en bois d'ébène, de jujubier et d'autres essences ». Mais le minbar actuel, qui date de l'Almoravide Ali ben Youssef ben Tachfine, est fait « en bois de santal, d'ébène, d'oranger, de jujubier, avec des incrustations d'ivoire ».

Parmi les agrandissements de la Qaraouyéne, figure la porte donnant sur le quartier des notaires, construite en l'an 505(1111-1112) par les habous ; à l'extérieur de cette porte, fut élevée, en l'an 617(1220), la coupole à stalactites de plâtre (mouqarbas).quant à la porte dite Bâb ech-chemma'in, elle a été sculptée contre le mihrâb et tout autour de son ouverture, le tout étant sculpté contre le mihrâb avec d'autres tons. Sur les fenêtres ajourées se trouvant sur les côtes de la coupole, on fixa des variétés artistiques de divers vitraux dites chemmasiât. On revêtit quelques portes « d'un placage de cuivre jaune, d'un travail achevé et d'une technique parfaite ».

Toutes ces sculptures et dorures furent recouvertes de papier puis d'une couche de plâtre, lorsque l'almohade Abdel moumin résolut d'entrer à Fès et de venir prier à la Qaraouyéne.

Le Qirtâs précise qu'à la veille de l'entrée à Fès d'Abde Moumin et de ses compagnons almohades (15rebia il 540-15 avril 1145). « les Fassis, pris de peur, à cause de la vie sordide et de l'hypocrisie des Almohades, envoyèrent des plâtriers à la grande mosquée, pour masquer, avec du papier, les sculptures et les dorures se trouvant au-dessus du mihrâb et les enduire de plâtre puis y passer la chaux ».

Commentant cette anecdote, G. Marçais prétend qu'il n'y a peut-être, là qu'un récit inventé pour expliquer la nudité ou la blancheur de la coupole précédant le mihrâb de la Qaraouyéne.

Les fouilles effectuées à la Qaraouyéne par le service des beaux-arts, au cours des travaux de restauration, entrepris au début de 1952, viennent confirmer les dires d'Ibn Abi Zar. Le décor dégagé s'avère d'une splendeur remarquable. mais il ne comporte pas de dorures comme le prétend Ibn Abi Zar ; la sculpture est peinte en bleu, rouge et ocre jaune, le coloris était très tenace et demeure encore dans toute sa fraîcheur . Il semble que le mélange comportait du jaune d'œuf. La peinture mate, non vernissée, adoucit le scintillement des jeux de lumière.

Le grande lustre, exécuté vers 617(1220) ; pesait « dix-sept quintaux et un quart » ; sa circonférence de base est longue de « trente-deux empans » : le nombre des godets des veilleuses est de « cinq cent vingt ».

Le moustouada, (dépôt du mobilier et des revenus habous de la mosquée) a été construit, à la même époque, ainsi que Dar el Oudoû à quinze logettes, avec chacune une porte à deux battants et une fenêtre au plafond qui formait un dôme de plâtre avec encorbellement à stalactites, peint de diverses couleurs, c'est un artisan de sijelmassa qui construisit le bassin et la vasque.

En 692 (1223, on construisit une fontaine décorée de plâtres sculptées de pierres lisses et de pierres découpées, le tout peint de couleurs variées et une maqsoura en bois de cèdre sculpté.

Quant à la bibliothèque, ce fut le Mérinide Abou Inane qui l'édifia vers 750 (1349), et la dota de livres du Coran « embellis d'enluminures, précieux et riches », que les fidèles lisent dans la belle chapelle dont les murs sont revêtus de lambris à moulures et enduits de peinture polychrome.

La ville de Fès était au X^{ème} siècle- fit remarquer Gustave Le Bon- une rivale de Baghdad, et possédait, d'après les historiens arabes, 500.000 habitants, 800 mosquées (la civilisation des arabes, page 263).

Au XV^{ème} siècle, l'épouvantail de la « reconquista » espagnole commença à s'agiter et, les dissensions entre princes musulmans aidant, un grave danger obscurcit l'horizon. Le domaine de ce qu'on appelle « l'islam occidental » est de plus en plus entamé. Un appel est lancé au fondateur de la dynastie puritaine saharienne : Youssef Ibn Tachfine.

Répondant à l'appel réitéré, le prince Almoravide, défenseur intrépide de la foi, et de la pureté originelle de l'islam , se fit un saint devoir d'entreprendre une randonnée à travers l'Andalousie musulmane, menacée par la poussée chrétienne, le héros maghrébin se vit dans

l'obligation, pour réunifier la péninsule sous le sceau de l'islam et en rehausser le prestige, d'éliminer les chefs indignes dont Al Mo'tamid, prince de Séville, qui vint terminer humblement ses jours à Aghmat, ville jadis prospère qui se vit désormais concurrencer par la capitale de fondation récente: Marrakech .

L'Espagne devint alors une province almoravide où l'art connaîtra un renouveau de prospérité, au cours de deux générations.

La mosquée et l'art

Les Almoravides ont construit un grand nombre d'édifices religieux dans le Maghreb central (Mosquées d'Alger, de Nedrama, de Tlemcen) et au Maroc (Medersa es-sabirine à Fès, et ancienne mosquée de Marrakech).

Parlant de l'art almoravide H. Terrasse, fit remarquer que Ali dépassa, de loin, l'œuvre monumentale de son père Youssef, fondateur de villes et grand bâtisseur. Les palais et les sanctuaires qu'il édifia à Marrakech ont, à l'exception d'une quobba, été détruits par les Almohades ; mais il nous reste la mosquée de Tlemcen, et la plus grande partie de la Qaraouyéne où « triomphe un art andalou importé sans changement, tel que le XI ème siècle l'avait élaboré avec la subtilité et la richesse profuse de ses ornements ».

Un sectarisme religieux amena au pouvoir les almohades dont l'inspirateur, Ibn Toumert est cette fois-ci un sédentaire du Haut-Atlas. Son successeur Abd El Moumin est « la plus grande figure, sans conteste, de tout le Moyen Age berbère ; chef de guerre et organisateur, il réalise, pour la première fois dans l'histoire de l'Afrique du nord, ce tour de force de tenir, en sa main, tout le pays, de l'atlantique à la Tripolitaine ».

Ainsi donc, en réalisant, pour la première fois, l'unité politique de l'islam, des frontières de la Castille à la Tripolitaine, les Almohades contribuèrent à l'élaboration d'une sorte de syncrétisme de l'art musulman occidental. Yacoub el mansour, imprimera à cet art une teinte nouvelle et réalisera, en harmonie avec l'école de Qairouan, la symbiose orientalo-Maghrébine.

L'architecture religieuse almohade se cristallise majestueusement dans les mosquées des libraires à Marrakech de Hassan à Rabat et dans la Giralda de Séville. Au centre du minaret de la koutoubiya s'étagent des chambres voûtées, communiquant, par une rampe centrale .sans gradins les mêmes dispositions se répéteront à la Giralda de Séville et à la tour Hassan de Rabat, les murs sont enduits d'un beau ciment jaune grisâtre, encore en usage à Marrakech et sur lesquels se reflète un flot de lumière, glissant par de larges baies ménagées dans l'épaisse muraille. La rampe se relie,

avant le sommet, à un escalier qui rejoint le lanternon. Fleurons et palmes se succèdent dans le décor floral, à la fois vigoureux et raffiné. Au rez-de-chaussée, simple coupole conique sur trompes d'après le style musulman et mudéjar, tandis que la sixième et dernière salle possède la plus riche coupole : un dôme octogonal à nervures et à stalactites, composant un magnifique décor géométrique. Mais, dans l'ensemble du minaret, on ne relève aucun élément nouveau touchant le style et l'allure en vogue dans le Maghreb, sinon les grandes proportions de la tour et du lanternon et l'harmonisation originale des décors. La koutoubiya est « le sanctuaire par excellence du khalifat d'Occident qui devait égaler précieusement (Terrasse et Basset) dans le style nouveau, les splendeurs de la grande mosquée cordouane, l'impression, quand on entre dans ce vaste oratoire est saisissante. Ces mosquées Almohades sont les plus parfaites de l'islam ».c'est une forêt de piliers où l'on admire la majesté des travées et des nerfs, la pureté des arcs dans leurs perspectives infinies, l'harmonie souveraine de la grande travée nef, coupée à larges intervalles par la double ligne, ligne claire et ligne sombre de ses grands arcs à stalactites sous ses coupoles somptueuses et ses hauts plafonds de bois. Au fond de l'oratoire obscur, se distinguent la blancheur douce du mihrâb, les ivoires jaunis de la chaire, les éclats ternis des mosaïques : une impression intense de grandeur calme. « La mosquée de Cordoue, quoique plus vaste, ne présente pas la même harmonieuse unité » n'empêche que bon nombre de chapiteaux de la Koutoubiya sont d'origine andalouse ; quatre surtout, soutenant l'arc du mihrâb, sont dûs à l'art omeyyade. Mais l'oratoire de la Koutoubiya demeure » un véritable musée de chapiteaux Almohades au nombre de plus de quatre cents, demeurant intacts. Avec peu de redites où « la virtuosité des artistes s'est donnée libre cours » l'art du chapiteau fit preuve alors d'une inépuisable fécondité qui ne s'était jamais vue encore dans l'Occident musulman et qui ne se reverra plus.

Quant au minbar, la chaire de la Koutoubiya, il suffit de citer un grand connaisseur, Ibn Marzouq qui prit une large part dans l'édification des monuments Mérinides de Tlemcen : « les grands artisans accordent dit-il –que le minbar de mosquée de Cordoue et celui de la mosquée des libraires de Marrakech (la koutoubiya) sont ceux qui furent le plus remarquablement travaillés : car si l'on en juge par leurs constructions, les orientaux ne savent pas sculpter le bois avec élégance ». Ce minbar date d'Abd Moumin (al holal, Ed de Tunis, page 109) ; pour (Terrasse et Basset). Cette chaîne est bien « la plus belle de tout l'Occident musulman et peut-être la plus belle de tout l'islam » (page169).

Parlant de la tour Hassan, de la Giralda de Séville et de la koutoubiya de Marrakech : trois sœurs , filles d'Ibn Youssef l'Amohade, Millet dit : « Ces tours célèbres ne valent pas seulement par la masse et par l'équilibre : leur fort carrure, leurs proportions à la fois élégantes et robustes, la sobriété des arabesques, le goût sévère qui les encadre et les contient

sans leur permettre de rompre l'unité de l'ensemble, tout porte l'empreinte du sultan magnanime, restaurateur de la foi, conservateur de la tradition » (Les Almohades, page 128).

La mosquée de Hassan est un monument admirable qui devait réaliser, à mon sens, dans l'esprit de ses fondateurs, la symbiose des arts oriental et hispano-mauresque la puissance des Almohades, leur sens de la grandeur, leur goût de l'harmonie majestueuse et simple elle illustre un gigantesque effort de synthèse d'une dynastie « unitaire » qui s'ingéniait à représenter l'islam, dans sa pureté originelle et sa sobre magnificence. Ce sont là des caractéristiques qui définissent l'art almohade, en général, et qui expliquent, en même temps, certains aspects d'allure insolite. On n'en a pas toujours tenu un compte adéquat dans la reconstitution de la pensée socialo-religieuse des « Mouwahhidine » et de leurs conceptions artistiques.

La mosquée de Hassan est sise au nord est de Rabat, sur un sol en forte déclivité, à une altitude près de 30mètres au-dessus du niveau de la mer. Son nom qu'elle tient peut-être d'une tribu de la région de Rabat- les Beni Hassan figure déjà au VIIème siècle de l'hégire, chez l'auteur de « l'histoire des souverains du Maghreb »...la construction de cette mosquée , la deuxième a celle de la Qasba des Oudayas, due aussi à l'initiative almohade, remonte à Yacoub El Mansour qui, d'après Al Qirtâs (page193) en aurait complété les travaux en l'an 593 de l'hégire, vers 1197 après J.C.) ; mais il semble, d'après Marrakchi, auteur du Moôjib, que cette construction s'échelonna tout le long du règne l'Al Mansour, nécessitant, ainsi, plus d'une décennie. Al Himyari précise, dans son « Rawd », que sept cents captifs chrétiens y ont été employés.

La tour de ce sanctuaire est le plus récent des grands minarets almohades : elle a été édifée, après celle de la koutoubiya de Marrakech et la Giralda de Séville. Une tradition andalouse en attribue la conception architecturale à un musulman sévillan. Léon l'Africain parle de cette tour « si longue que 3 à 4 chevaux y montaient de front et au sommet de la quelle on découvrait les navires à vingt lieues en mer ».

L'oratoire, de forme sensiblement carrée et occupant les trois-quarts de l'édifice, donne l'impression d'une netteté géométrique majestueuse, grâce à l'aménagement harmonieux des colonnes séparant des nefs espacées, flanquées de sahs latéraux qui livrent passage à une rayonnante clarté. Le mihâb, auquel aboutit la nef axiale, se différencie, par sa forme carrée et ses dimensions, de tous les mihrâbs du Maroc légèrement inclinés de la qibla, comme dans certaines mosquées, telle la Qaraouyéne, ce miharb illustre la tendance salafia des Almohades qui voulaient marquer partout et en tout, leur attachement à la tradition du Prophète (psl). Certes, on se prévalait, à l'époque, d'un hadith précisant que « la qibla se situe entre l'est et l'ouest » sans se soucier que cette définition de la qibla, par le Prophète (psl), cadrerait seulement avec la

position géographique de Médine ; un certain archéologue qui, dans son étude "Orientation du Mihrâb dans les Mosquées", a cru devoir donner une triple explication à ce phénomène, n'a pas décelé les traits de la pensée dhâhirite des Mouwahhidine.

Ces préoccupations salafites des Almohades se doublent du souci d'assurer la symbiose hispano mauresco orientale, pour mieux concrétiser l'esprit « unitaire » qui marque l'islam dans son dogme aussi bien que dans l'universalisme de son idéal. Cette constatation explique le fait paradoxal qu'est le manque d'unité entre les diverses parties du sanctuaire de Hassan : néanmoins, l'ensemble de la mosquée a gardé une allure d'homogénéité et de concordance. Est-ce là un trait de génie ou l'effet du pur hasard ? Il est indéniable que les almohades, étant donné l'infrastructure bédouine et le caractère improvisé de leur empire, n'ont pu se constituer un art propre. Ils ne faisaient qu'emprunter les éléments hétéroclites à leurs coreligionnaires d'Orient et d'Andalousie. Je n'ai pas la prétention de fournir une appréciation nouvelle de l'art tel qu'il a été conçu et concrétisé par les Almohades ; mais, c'est là une constatation d'autant plus digne d'intérêt qu'elle explique relativement du moins, certaines hypothèses avancées à propos des particularités du plan et de la structure de la mosquée de Hassan et qui laissaient penser à tort, à la préexistence d'une mosquée dont Hassan serait l'agrandissement ou de médersas annexes.

Cet hétéroclisme apparent n'est pas l'effet du « repentir » hypothèse avancée par M. Jacques Caillé, dans son ouvrage richement documenté sur la tour Hassan, M. Caillé n'a-t-il pas constaté lui-même que Yacoub El Mansour a peut-être voulu que « le plus vaste sanctuaire de l'Occident musulman rappelât, par certains points, les premières grandes mosquées d'Orient » par ses portiques, le long du mur de la qibla, le sanctuaire de Hassan était une image des mosquées de Médine et de Koufa. De même, l'enceinte extérieure qui entourait la mosquée l'insolant de la ville de Rabat, n'était qu'une réplique de celles de Samarra et du Caire.

La partie nord du sanctuaire, comprenant les citernes, s'étend sur profondeur égale au quart de la superficie totale de la mosquée là, s'élève le minaret, occupant une, position médiane, (à cheval et en saillie) qui est la seule dans tout l'Occident.

C'est une tour carrée, à l'instar de la mosquée de Damas ; selon les dimensions traditionnelles d'un minaret, la largeur égalant de quart la hauteur, la tour Hassan se serait élevée (lanternon non compris) à plus de 64 mètres, ce qui aurait fait d'elle « le plus grand minaret de tout l'Occident sinon de l'Orient ».

Sous les Mérinides, les dimensions des mosquées sont généralement plus réduites et l'ordonnance plus simple que celle des mosquées almohades de Marrakech, de Rabat ou de Séville. Les traits hérités de l'époque

antérieure, comme la coupole sur nervures et les arcs à lambrequins, sont conservés à la grande mosquée de Taza, que précéda une mosquée du XII^{ème} siècle, et à la grande mosquée de Fès la neuve, ces deux édifices établissent, en quelque sorte, la liaison entre le type almohade et le type mérinide. Comme dans les mosquées almohades, la cour est un rectangle large ; les nefs, couvertes de plafonds et de toits de tuiles, sont dirigées dans le sens de la profondeur (neuf à Taza, sept à Fès). Un transept suit le mur du fond et détermine avec la nef axiale le plan en T, souvenir lointain des basiliques chrétiennes (Art de l'islam, p135).

Dés lors, la tradition se maintiendra sous les Saâdiens et les Alaouites qui réalisent une synthèse de tous les aspects architecturaux et des thèmes décoratifs de l'art religieux hispano-mauresque.

L'activité des Mérinides est couronnée par une série de nouveaux oratoires édifiés à Taza, Oujda, Tlemcen puis sous Abou El Hassan à Fès, à El Mansoura près de Ceuta, à Tanger, Salé, Meknès et Marrakech la religiosité des souverains Mérinides qu'attestent leurs mosquées, se manifeste également dans les sanctuaires qui furent joints à leurs tombeaux.

Dans la nécropole de Chella (la Sala Colonia romaine) aux portes de Rabat, les sultans et leur proches, depuis Abou Youssef (1286) jusqu'à Abou El Hassan (1339), vinrent reposer dans une terre sanctifiée par le voisinage du Ribât. « Ce fut Abou El Hassan, le dernier champion Mérinide de l'islam, qui lui donna un aspect grandiose, en l'enfermant dans une enceinte, en embellissant le sanctuaire et en élevant une seconde mosquée ».

Les dévots qui devaient jouer, du temps d'Abou Youssef un rôle capital, dans la société marocaine, sont à l'origine de la recrudescence du mysticisme qui provoqua la création de zawiya dont le développement marquera d'autant plus profondément l'ère des Saâdiens et des Alaouites, que certains sultans accédèrent au pouvoir grâce au concours bienveillant des soufis. Souvent, les zawiya sont à la fois des maisons de prière, et surtout, des maisons de science ; le rayonnement intellectuel de la zawiya de Dilâ (Atlas) et de la zawiya ennaciria (le Draâ) attesteront, plus tard, le rôle éminent joué par les deux centres, dans la diffusion de la science, au cœur de la montagne et des steppes marocaines. La zawiya de Chellah à la nécropole (ainsi que l'enceinte, le minaret et les latrines) s'apparente, avec son patio, son large bassin, ses galeries et ses chambrettes, à un collège, enrichi d'une même parure architecturale (marqueterie, mosaïque et marbre) ; la zawiya En Nossak, érigée à Salé, par Abou Inan, se signale par un joli portail de pierre sculptée, seul partie encore debout de l'édifice. Cette porte donne accès sur un vestibule bordé d'arcatures et deux couloirs latéraux donnant, l'un sur la cour d'habitation à trois chambres (celle du cheikh, directeur de la zawiya) et

sur un escalier conduisant à l'étage, l'autre se rendant dans une courette à bassin central, entouré de 11 cabinets.

Les medersas Mérinides sont des maisons d'hébergement pour les étudiants. Une même empreinte marque ces fondations aussi bien en Orient qu'en Occident où elles sont dues surtout à la munificence des princes le collège est annexé à une mosquée où s'organisent les cours, suivis par les étudiants logeant dans la médersa ; qu'elle même comporte un oratoire avec mihrab et minaret.

La plan général est déjà établi depuis le V^{ème} siècle de l'hégire : un patio encadré par trois rangées de chambres et une salle de prière sur la quatrième face. Un étage consiste parfois en quatre séries de cellules ouvertes, aussi sur la cour.

La multiplication des médersas sous les Mérinides est une réaction contre l'almoHADISME hétérodoxe ; leur programme intellectuel est la propagation de la doctrine sunnite dont les Mérinides s'érigèrent en défenseurs une medersa, c'est aussi une sorte de zawiya ; elles s'identifient parfois l'une à l'autre, à tel point qu'on est tenté de croire que l'institution procède, en partie de l'extension du mouvement mystique qui s'arrogea également le titre de champion de la sunna.

La première medersa Mérinide a été fondée en 670 de l'hégire par Abou Youssef. Elle comporte un oratoire et un minaret. C'est le seul collège appartenant au XIII^{ème} siècle.

Au siècle suivant, une série de médersas vît le jour, comprenant celle de la ville blanche (Fès El Jdid), édifiée en 720 de l'hégire (dotée également d'une salle de prière et d'un minaret), celle d'El Attarin, plus les médersas eçahrij (dite El Kobra) et d'Essbaiyn (dite Essoghra) qui communiquaient semble t-il l'une avec l'autre et enfin la médersa Mesbahia.

Abou El Hassan, auquel sont dus les trois derniers, dota de médersas les grandes villes du Maroc et d'Algérie : Taza, Meknés, Salé, Tanger, Ceuta, Anfa, Azemmour, Sofi, Aghât, Marrakech, Alcazar El Kébir, El Eubbâd (Tlemcen) et Alger ; son fils Abou Inân édifia les deux médersas portant son nom à Fès et Meknés.

Il est à remarquer que, tout au début, les médersas comportaient un minaret : le caractère d'oratoire et alors très marqué ; on est en présence d'un plan qui procède à la fois d'une mosquée-école (telle la Qaraouyéne) et d'un pavillon d'hébergement.

Plus tard, la structure de la véritable médersa se précise ; celle-ci est amputée, d'abord de son minaret (médersa es-shahrij) : puis l'oratoire se rétrécit, pour devenir une grande chambre, sans décor particulier ; le miHâb lui-même n'est plus creusé et n'est représenté que par un arc aveugle et deux colonnettes. A Salé, la médersa était la seule, dans la

ville à conserver son oratoire et son mihrâb disparaissait complètement. Cependant la dernière médersa due à Abou Saïd, celle d'El Attarin possède un mihrâb. Il me semble, qu'ayant été « la plus élégante et la plus riche comme ornementation » le prince n'aurait pas osé la laïciser complètement et aurait sincèrement cru devoir couvrir la richesse de décor, par un signe de religiosité. La médersa de Salé présente cette originalité : les quatre galeries qui l'encadrent ne comportent aucune cellule d'étudiants, la médersa Bou Inania de Meknès « établit la transition entre deux types de collèges » créés par Abou El Hassan et son fils Abou Inân (oratoire carré et galeries sur les trois côtés), quant à la Bou'nania de la ville Idrisside, elle est « de toutes les médersas de Fès , la plus monumentale » ; c'est une jamaâ , sorte de mosquée cathédrale, avec minaret et chaire pour le prône de vendredi.

L'avènement des Saâdiens est la réaction contre l'impuissance Mérinide à endiguer la poussée victorieuse des Chrétiens, dont la « Reconquista » se prolongea sur la terre du Maghreb, par la prise de Ceuta en 1415, l'islam en danger, trouva chez les « missionnaires », fanatisés par des menaces qui se précisaient et s'aggravaient, une force populaire vive qui entreprit, spontanément, une campagne de propagande dans les tribus et organisa une résistance acharnée, autour des centres régionaux de ralliement : les zawiya. Les chérifs saâdiens, descendants du Prophète (psl), étaient tout indiqués pour s'ériger en champions de ce mouvement contre l'invasion étrangère ; ils dirigèrent la révolution. Mais déjà le territoire national était profondément entamé, les principales villes de la côte étant sous l'emprise des Portugais qui les dotaient de remparts, de citernes, de bastions et d'églises.

Comme édifices religieux saâdiens, on peut citer la mosquée de Bab Doukkala à Marrakech, construite par Massouda El Mazguitia, mère d'El Mansour, où le style Mérinide (cour carrée), s'allie harmonieusement à certains aspects du thème Almohades (coupôles) cinq ans plus tard (1562), fut édifiée la mosquée -cathédrale du quartier Mouassin, avec sa salle d'ablution, le hammam qui lui était contigu, la petite « médersa », le « msid », la fontaine et un abreuvoir pour les bêtes. Ainsi, la tradition des dynasties précédentes s'est-elle maintenue, dans cette répartition.

La mosquée de la Qaraouiyéne de Fès doit aux Saâdiens deux pavillons qui se font face aux extrémités de la cour. Chacun de ces pavillons abrite une vasque d'ablution en marbre le plan architectural semble procéder de celui de la cour des lions en Andalousie.

Des médersas furent adjointes aux mosquées ou aux zawiya, Marrakech, capitale des Saadiens, doit à l'un d'eux, Moulay Abdallah, de posséder la plus grande médersa du Maghreb : celle de Ben Youssef qui semble tirer son nom de l'Almoravide Ali Ben Youssef dont la mosquée était voisine, mais qui fut -d'après el Ifrani- précédée d'une du médersa du Mérinide

Abou el Hassan. Elle comporte une centaine de cellules et sept courettes. Les tombeaux des Chérifs Saâdiens, édifices funéraires remarquables, constituent une dépendance de la mosquée de la Qasba Marrakech, une nécropole où comme la nécropole Mérinide de chellah, les membres de la famille saâdienne régnante furent enterrés.

Moulay Er-Rachid manifesta le soucide rénover, à la fois, les traditions Mérinides et saâdiennes, en renforçant les défenses et en relançant la politique des médersas. « Malgré la brièveté de son règne tout rempli de batailles, il réussit à élever quelques monuments ».

Comme oratoires dûs à la dynastie alaouite, figure la mosquée de lalla'ouda, construite à Meknés, à l'intérieur de la résidence impériale. Une porte, percée près du mihrâb, donne sur un passage par où le souverain accède à son palais dont la settiniya est occupée actuellement par la famille d'Ibn Zaidan, ancien nakib de la dynastie régnante. A proximité, s'élevaient une médersa et une « mîda ».

Meknés doit à Sidi Mohammed Ben Abdellah sa mosquée la plus vaste, dite d'Er Roua ; « remarquable par les proportions de son oratoire et de sa cour ; elle l'est, non moins par son plan où les éléments traditionnels sont traités, dans un esprit étranger à l'art musulman... ; l'absence de toute allée principale, l'ordonnance de la cour, que n'encadre aucune galerie et la distribution des portes peu conforme à la position quasi rituelle des entrées latérales , laissant supposer -dit-on l'intervention d'un architecte andalou».

A Fès Ejjdid, existe une autre mosquée impérissable ; due à Moulay Abdallâh, fils de Moulay Ismail, la mosquée de Bab Guissa, une des portes de Fès El Bali, elle est de date plus récente.

Tous les oratoires Alaouites comportent invariablement des nefes, en petit nombre, dirigées dans le sens transversal, selon le type qui, s'affirmant dès la première heure, se maintient (sauf interruption à l'époque Mérinide) dans la ville d'Idriss, depuis un millénaire.

A Rabat, Jamaâ Es Sounna qui s'élève en dehors de l'enceinte des Touargas, est l'œuvre de Sidi Mohammed Ben Abdallâh achevée en 1785, elle fut restaurée dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, puis tout récemment. Au fond d'une cour, la plus vaste de tous les sanctuaires du Maroc, s'alignaient seize cellules occupées par des étudiants. L'ensemble architectural d'un type particulier était similaire à la mosquée de lalla'ouda, à Meknés. Mais une refonte partielle de la structure externe de cette mosquée en a fait un champ d'expérimentation où l'artisanat marocain rénové, s'est donné libre cours, pour recréer une synthèse artistique qui dotait ce temple célèbre d'un ensemble architectural équilibré et plein d'attrait. Tout l'attirail classique y figure, mais harmonieusement marqué d'une teinte moderne.

Le mausolée Mohammed V, est un creuset admirable où viennent se fondre toutes les caractéristiques de l'art maghrébin, toujours vivant et d'une mobilité rénovatrice saisissante. Synthèse vivace où le mauresque prime l'andalous et domine, cette réalisation grandiose est digne de son promoteur le Roi Hassan II. Musée, où une archéologie séculière - religieuse constitue une exposition permanente où les touristes du monde entier viennent, à toutes les heures, admirer une symbiose si magnifiquement marocaine.

C'est surtout, par la moulure particulière de ses points d'appui, que l'architecture maghrébine prend une allure originale. La structure des colonnes, des arcs et des divers supports a évolué, au cours des siècles, pour prendre une forme finale sous les chérifs. De la colonne de marbre sobre des premiers Almohades à la colonne fine et élégante des Mérinides, la sculpture est passée par toute une gamme de formes d'une finesse incomparable. Le chapiteau cordouan, importé à la koutoubiya de Marrakech et à la mosquée de Tinmel a insufflé une impulsion nouvelle à cette forme de l'art.

Le type du chapiteau mauresque est fixé au temps des Mérinides et il accuse des tendances propres à tout l'art de l'islam : l'aplatissement des reliefs et la substitution des panneaux faiblement défoncés aux formes des saillies vigoureuses.

L'arc a connu la même évolution, qui aboutit à l'art brisé outrepassé qui « par sa stabilité, sa facilité d'exécution, par la liberté et la variété des courbes qu'il autorise, par sa fréquence à toutes les époques, est un des éléments caractéristiques de l'architecture maghrébine ».

Au XI^{ème} siècle, la sculpture sur marbre et sur ivoire a été moins florissante que la sculpture sur bois, pratiquée par les mêmes artisans. Les chaires à prêcher de la Qaraouiyène de Fès, de la Koutoubiya et de la Qasba de Marrakech, surpassent par la finesse de leur sculpture la richesse décorative ».

Le coloris (dont les motifs remontent déjà à l'époque almohade, comme en font foi les récentes découvertes faites au-dessus du mihrâb de la karaouiyène), donne une place importante à la polychromie. Le « habous » ou le « waqf » a joué un rôle considérable dans la vie culturelle, artistique, sociale et économique de la communauté musulmane.

Les édifices du culte dont un grand nombre constitue de véritables œuvres d'art ont toujours été l'objet d'une attention particulière. Des crédits, sans cesse croissants, étaient affectés à leur entretien ou à leur restauration. De nouvelles mosquées s'élevaient çà et là, revivifiant l'art andalou, dans sa splendeur pittoresque. Des chefs d'œuvres dignes des glorieuses époques assuraient ainsi la pérennité de l'art maghrébin hispano-mauresque.